Divin voyage dans l'univers de Sade : "Quills - La plume et le sang", de Philip Kaufman

Autor(en): **Creutz, Norbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 19

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932805

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Madeleine (Kate Winslet), troublée par un Sade tentateur (Geoffrey Rush)

Divin voyage dans l'univers de Sade

Photos: © TCF 2000

«Quills – La plume et le sang», de Philip Kaufman

Arrivant sur les talons du «Sade» de Benoît Jacquot, «Quills» se risque à son tour à évoquer la vie et l'œuvre du «divin» marquis. Adaptation d'une pièce de théâtre qui prend ses libertés avec la réalité historique, le film de Philip Kaufman va heureusement beaucoup plus loin que son prédécesseur dans son exploration des paradoxes sadiens.

Par Norbert Creutz

A l'instar de l'Holocauste, Sade relève probablement de l'irreprésentable. En cela, la cruauté philosophique rejoint l'horreur historique. On s'attendra donc à voir la tentative de Philip Kaufman conspuée par les gardiens de la pensée comme le fut en son temps «La liste de Schindler» – et ce d'autant plus qu'il s'agit encore une fois d'Américains se mêlant d'affaires européennes. Mais pour qui ne campe pas sur de tels a priori, «Quills» tiendrait bien plutôt de la divine surprise. Les dernières années de Sade à l'asile de Charenton y donnent en effet lieu à un psychodrame aussi fantaisiste que chargé, mais qui n'oublie jamais de questionner en profondeur l'intimidante aventure «sadienne» ni d'être – avant tout – un film.

Du pastiche à l'hypothèse

Dès la première séquence, d'une inquiétante beauté, on devine déjà que ce film-ci devrait avoir les moyens de ses ambitions. Racontée par la voix *off* du marquis, la «coquine petite histoire» de Mademoiselle Renard, jolie et cruelle débauchée qui tomba sur plus pervers qu'elle, se transforme à l'image en un drame de la Terreur le temps d'un plan-séquence mémorable qui nous montre la jeune femme passant à la guillotine. C'est un Sade impénétrable qui assiste à ces exécutions à la chaîne depuis une fenêtre de sa prison de Picpus. On a beau savoir que son imagination n'a pas attendu les excès de la Révolution pour se débrider, on accepte volontiers la scène comme mise en perspective fondatrice de son nihilisme radical.

Après ce prologue, l'essentiel du récit se déroule une dizaine d'années plus tard, à l'hôpital de Charenton. Doug Wright, l'auteur de la pièce d'origine comme du scénario, est parti d'une anecdote historique: l'envoi par Napoléon du docteur Royer-Collard pour reprendre en main la gestion de cet asile d'aliénés dirigé par le trop libéral abbé de Coulmier. La fiction imagine que Sade serait parvenu à faire publier ses écrits, reconnaissables entre mille, grâce à la complicité de Madeleine, une jeune lavandière qui fait discrètement parvenir ses manuscrits à un éditeur. Le tolérant abbé, qui voyait dans sa rage d'écrire et de faire jouer sur scène les pires insanités une pratique thérapeutique sans conséquences, est alors obligé de confisquer ses plumes (*quills* en anglais) au marquis. Mais on ne réduit pas aussi facilement au silence un désespéré…

Le quatuor des extrêmes

Là où Benoît Jacquot, à la suite d'une longue lignée d'intellectuels français, avait présenté son Sade comme un philosophe éclairé, presque un héros romantique sous les traits de Daniel Auteuil, Kaufman en fait un véritable fauve en cage, à la fois séduisant et repoussant, raffiné et dangereux, mais avant tout créateur compulsif. Bref, une sorte de Hannibal Lecter de la littérature. Geoffrey Rush, formidable comédien australien révélé par «Shine» dont le visage mêle laideur et intelligence, était l'homme de la situation. Face à lui, Kate Winslet, entre équilibre et passion, et Joaquin Phoenix, faux placide bientôt torturé par son désir et sa conscience, ne sont pas moins remarquables tandis que Michael Caine, dans le rôle de Royer-Collard, n'a guère à forcer son talent pour camper le vrai salaud (un hypocrite de la pire espèce) de l'histoire.

A eux quatre, ils jouent le jeu du provocateur, du censeur et de leurs victimes. On l'aura deviné, les auteurs ont surtout tiré parti de leur sujet pour explorer toutes les facettes du débat toujours actuel de la violence dans l'art et de son rapport à la violence sociale. Entre sa fonction purgative, sa critique nécessaire du pouvoir établi et sa responsabilité dans des conséquences parfois dramatiques, ils ne tranchent pas, et c'est tout à leur honneur. La manière dont Madeleine, celle qui semblait entretenir le rapport le plus sain aux écrits du marquis, en devient finalement la victime via le bourreau du prologue (lui aussi interné à Charenton) laisse entrevoir des abîmes. De même, le sadisme croissant de Royer-Collard, la raison vacillante de Coulmier et l'obsession de Sade, poussée jusqu'à la scatologie appliquée, donnent lieu à des scènes dérangeantes et inoubliables.

La morale recomposée

Si la fin, trop habilement bouclée pour signifier la survie inévitable de l'œuvre de Sade, déçoit un peu, ce n'est qu'un léger bémol pour un film impressionnant dans son équilibre précaire de mesure et d'audace. Certains n'y verront sans doute qu'une confection factice dans la lignée de «Shakespeare in Love» (auquel le musicien, le décorateur et même Geoffrey Rush avaient participé). Pour nous, il s'agirait plutôt d'un digne successeur des «Liaisons dangereuses» («Dangerous Liaisons») de Christopher Hampton et Stephen Frears, par lequel Philip Kaufman s'inscrit également ▶

Le marquis à l'œuvre (Geoffrey Rush)

dans la lignée d'un Peter Brook («Marat-Sade») ou d'un Milos Forman (on pense à «Vol au-dessus d'un nid de coucou / One Flew Over the Cuckoo's Nest» et à «Larry Flynt»): celle des grands moralistes paradoxaux. ■

Titre original «Quills». **Réalisation** Philip Kaufman. **Scénario** Doug Wright, d'après sa pièce. **Image** Rogier Stoffers. **Son** John Midglet. **Musique** Stephen Warbeck. **Montage** Peter Boyle. **Décors** Martin Childs. **Costumes** Jacqueline West. **Interprétation** Geoffrey Rush, Kate Winslet, Joaquin Phoenix, Michael Caine... **Production** Fox Searchlight Pictures; Julia Chasman, Nick Wechsler, Peter Kaufman. **Distribution** Twentieth Century Fox (2000,USA). **Site internet** www.quillsmovie.com. **Durée** 2 h 04. **En salles** 21 mars.

Kaufman, la résurrection

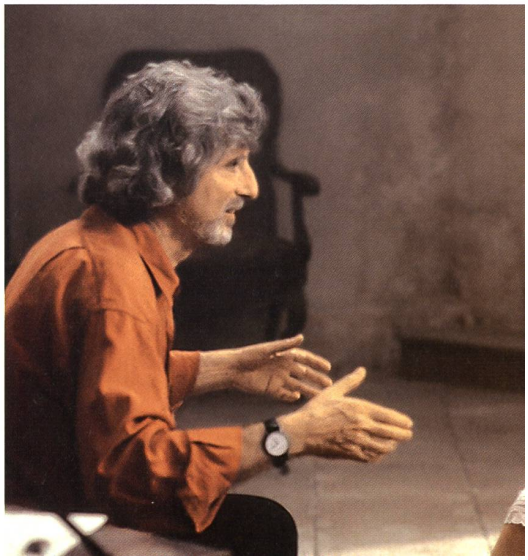
Américain tourné vers l'Europe, Philip Kaufman n'a jamais craint les sujets à controverse. «Quills - La plume et le sang» renoue le fil rompu d'un parcours d'auteur à redécouvrir.

Par Norbert Creutz

«Résident *alien*» du cinéma américain, Philip Kaufman n'avait plus donné de nouvelles depuis sept ans et son décevant *thriller* «Soleil Levant» («Rising Sun»). La raison? Plusieurs projets qui ont capoté, dont «The Alienist» d'après un roman de Caleb Carr pour Paramount. «Après deux ans, ils m'ont dit qu'ils ne tenaient plus à faire un film sur le meurtre d'un jeune garçon prostitué», explique l'intéressé. Tel est Kaufman: un anti-puritain peu enclin au compromis et qui pense sincèrement que le public peut accepter les sujets les plus scabreux pour peu qu'ils soient traités intelligemment.

Né en 1936 à Chicago d'un père d'origine russo-polonaise et d'une mère d'origine allemande, Kaufman s'est toujours senti un peu Européen. Ses études universitaires (durant lesquelles il rencontra sa femme et collaboratrice, Rose), suivies de quelques années de voyage en Grèce, en Italie et aux Pays-Bas, ont sans doute accentué ce trait du futur réalisateur de «L'insoutenable légèreté de l'être» («The Unbearable Lightness of Being»). Le cinéma, lui, le passionne depuis sa découverte de Bergman, de la Nouvelle vague et du cinéma italien.

Entre œuvre personnelle et films alimentaires

C'est inspiré par «Shadows» de John Cassavetes qu'il se lance alors dans l'expérience du cinéma indépendant, tournant à Chicago avec des comédiens du cabaret Second City «Goldstein» (1964) et «Fearless Frank» (1966), deux satires surréalistes qui ne seront guère vues que dans les festivals. Kaufman s'installe alors en Californie où commencent d'emblée ses problèmes avec le système hollywoodien. Ceux-ci expliquent ces longues périodes «d'inactivité» qui feront de Kaufman ce cinéaste un peu insaisissable, alternant projets personnels et commandes.

Les années 1970 l'imposent malgré tout à travers un western révisionniste («La légende de Jesse James / The Great Northfield Minnesota Raid», avec Cliff Robertson et Robert Duvall), un film d'aventures chez les Esquimaux («The White Dawn», avec Warren Oates), un film de SF horrifique (l'excellent *remake* de «L'invasion des profanateurs de sépultures / Invasion of the Body Snatchers», avec Donald Sutherland) et un film de jeunes délinquants («Les seigneurs / The Wanderers», d'après le roman de Richard Price). Entre-temps, Kaufman a aussi abandonné les rênes de «Josey Wales, hors-la-loi» à Clint